

SCHUBERT Franz

Né à Vienne, le 31 janvier 1797
et mort à Vienne, le 19 novembre 1828

Son père Franz-Theodor (1763 – 1830), descendait de paysans moraves; bon maître d'école, très pieux, très honnête, violoncelliste amateur. Il avait épousé en 1785 Elisabeth Vietz (1756 – 1812), domestique jusqu'à son mariage. Ils eurent au moins treize enfants ; cinq seulement vécurent, dont deux firent des carrières de musicien : Franz et son frère aîné Ferdinand (1794 – 1859). Un certain Franz Schubert, de Dresde (1808 – 1878), qui a écrit des pièces pour violon (dont l'*Abeille*), n'a aucune parenté avec notre compositeur.

L'enfance de Schubert, dans l'école que son père avait achetée et où la famille s'était installée en 1801, s'écoula pauvrement, mais dans un climat de bonté, de dignité, de chaleur familiale. Malgré ses dons musicaux exceptionnels, son père voulait qu'il fût plus tard son assistant à l'école. Il lui apprit cependant le violon et lui fit étudier, vers neuf ou dix ans, l'orgue, le piano, le chant et l'harmonie avec l'organiste de la paroisse, M. Holzer. Celui-ci constata que son élève savait déjà d'instinct tout ce qu'il se proposait de lui apprendre : il bavardait avec lui et l'observait avec stupéfaction. En 1808, sa jolie voix et son habileté au déchiffrage le font admettre dans la chapelle de la cour, avec l'avantage de renseignement gratuit au Séminaire impérial et royal. Ses études (1809 – 1813) y sont très satisfaisantes, contrairement à la légende (il s'intéresse peu aux matières d'enseignement général, mais sa facilité lui épargne tout effort). Ses dons musicaux et ses qualités morales impressionnent profondément ses maîtres, parmi lesquels Salieri qui dirige quelque temps son apprentissage de compositeur. Il est premier violon de l'orchestre d'étudiants formé par l'un d'entre eux, J. von Spaun, qui devient son ami intime. Dès l'âge de douze ans, il compose, mais ces premières œuvres sont perdues. Pendant les vacances, un quatuor familial est formé : Ferdinand et Ignace au violon, Franz à l'alto et le père au violoncelle. Les premiers quatuors de Schubert qui nous soient parvenus (à partir de 1811 – 1812) étaient destinés à ces réunions intimes. Ses études générales terminées, il devient l'assistant de son père, métier pour lequel il ne se sent ni goût ni aptitude. Il continue de composer, produisant déjà d'authentiques chefs-d'œuvre, dont l'immortelle *Gretchen am Spinnrade* (1814). Pendant la seule année 1815, il écrit un opéra, quatre opérettes, deux messes, une vingtaine d'œuvres chorales, deux symphonies (n° 2 et 3), un quatuor en sol mineur, de nombreuses pièces pour piano (dont deux sonates) et environ 145 lieder (dont le célèbre *Erikönig*). En 1816, il s'installe avec son ami Schober et compose cette année-là presque autant que l'année précédente (notamment son admirable *Cinquième Symphonie*). Le célèbre chanteur Vogl commence à faire entendre ses lieder dans des cercles privés. En 1818, il quitte l'école de son père. À l'exception des deux séjours chez les Esterhazy, comme professeur de musique de leurs deux filles, et de vacances particulièrement heureuses passées près de Vienne avec un groupe d'amis, sa vie s'écoulera entièrement à Vienne, où il aura pour seules ressources la générosité de ses amis et les prix de cession misérables d'une faible partie de ses œuvres à quelques éditeurs inconscients. Il change constamment de domicile, habitant avec des amis (les poètes Mayrhofer et Schober, le peintre Schwind, etc.) ou chez son père. Son emploi du temps se partage entre le travail (le matin, souvent depuis 6 h) et les réunions amicales (ou « Schubertiades »), soit devant un piano chez l'un ou l'autre de ses amis, soit au café où l'on fume en discutant pendant des heures. En 1822, il est très

gravement atteint par la syphilis (ce mal fut peut-être la cause de l'abandon de la *Huitième Symphonie* « inachevée » : l'hypermensible Schubert aurait répugné à reprendre une œuvre associée aux événements qui provoquèrent la maladie). Au bout d'un an, il se croit guéri, mais sa santé continue à être minée en profondeur, et son caractère en est affecté : il est déprimé, déçu, se croit un raté et sombre dans la mélancolie aussitôt qu'il se trouve seul. À la fin de 1827, il souffre de forts maux de tête et d'étourdissements; l'énorme travail de 1828 achève de l'épuiser (la production de cette dernière année constitue peut-être le sommet de son œuvre. À la fin d'octobre, il est atteint de « typhus abdominalis » (probablement la typhoïde et non pas le typhus) ; il meurt trois semaines plus tard chez son frère Ferdinand. Il est enseveli au cimetière de Währing, puis au cimetière central de Vienne, non loin de Beethoven (comme il en avait exprimé le désir).

Depuis trois années, il avait connu un réel succès à Vienne, où un concert de ses œuvres avait été donné à la « Gesellschaft der Musikfreunde », mais sa fragile renommée ne lui survécut pas. La plupart de ces œuvres restaient inédites (la première édition complète fut publiée par Breitkopf entre 1885 et 1897) et beaucoup n'avaient jamais été exécutées en public. La grande *Symphonie en ut* (découverte par Schumann chez Ferdinand Schubert) fut créée en 1839 sous la direction de Mendelssohn, l'opéra *Alfonso und Estrellaen* 1854, sous la direction de Liszt, la *Symphonie* « inachevée » en 1865... Une grande partie de son œuvre ne fut découverte qu'en 1867, sous une épaisse couche de pressier, par Grove et Sullivan. Et il aura fallu cent ans pour que le grand public considérât Schubert comme un maître de première grandeur.

Très petit et rond, très myope (mais avec des yeux mobiles et expressifs), il était extrêmement bohème, vivant dans une perpétuelle improvisation, incapable de prévoir, d'organiser, de s'astreindre à la moindre ponctualité. Son très profond sentiment d'indépendance lui donnait l'air excessivement timide : il était plutôt ennuyé, soucieux de sa liberté, glacé par tout ce qui est convenu dans les relations mondaines. Il détestait également les éloges et les critiques s'ils ne provenaient pas de vrais amis. Avec Mozart, il fut le plus pur génie musical de l'histoire, une sorte de voyant; il écrivait sans piano (n'en ayant pas possédé pendant longtemps), d'un seul trait, généralement sans ratures, aussi vite que pouvait aller sa plume (qui aurait pu enseigner pareil élève, joignant à des dons exceptionnels une pratique assidue de la musique vivante ? Si Mozart avait vécu !.). Il avait peu le sens de l'organisation dans « la composition » des œuvres de grande dimension ; il ne savait pas se reculer pour prendre une vue d'ensemble de l'œuvre. Certes il vivait exclusivement dans le présent, dans l'émotion extratemporelle. Il avait même ce privilège divin de confondre l'instant avec l'éternité.